coup, vous tomberez certainement, et vous vous briserez sur les pierres.

—N'ayez pas peur, je suis trop heureux de vivre à présent pour compromettre notre existence.

—Allez donc !

Eugène s'élança sur les épaules de Beauregard, et, appuyant solidement ses pieds, allongea les mains sur la muraille.

Rouget examina attentivement les deux hommes.

Ils formaient une ligne courbe jusqu'au rocher.

—Baisse la tête, dit-il au Potard, et fais-moi avec tes épaules un petit tremplain d'où je puisse m'élancer.

Le Potard obéit.

La situation était extrêmement critique et nul autre que Rouget le braconnier n'eût osé tenter une pareille aventure.

Un vent d'est s'était élevé qui venait des côtes de France soulever les vagues et mugir avec un bruit sinistre dans ces arbres que les trois compagnons ne connaissait pas encore.

—Attention, dit Rouget, tenez-vous bien.

Les deux hommes firent un mouvement pour consolider leur situation.

Rouget s'élança.

C'est à peine si Beauregard et Carrou le sentirent tant il était léger.

Il s'arrêta sur les épaules d'Eugène et examina une branche d'arbre qui s'agitait à un mètre environ au-dessus de sa tête.

—C'est haut, murmura-t-il ; enfin, à la grâce de Dieu !

Eugène et Jean, profondément anxieux, retenaient leur respiration.

Rouget se courba légèrement, mesura la distance, éleva sa main droite, et, tout d'un coup bondissant sur ses jarrets, s'élança :

—Je la tiens ! s'écria-t-il.

Et son cri joyeux effraya quelques courlis qui s'envolèrent vers la pleine mer.

—Bravo ! dirent à la fois Eugène et Jean.

Le tour de force accompli par Rouget était en effet prodigieux. Le forçat avait retrouvé ses jarrets d'acier ; il avait bondi comme un tigre et atteint le but.

Désormais ils étaient sauvés.

Rouget refit ce qu'il avait déjà fait au bas de la falaise ; il se suspendit par les pieds, ayant au-dessous de lui, le vide, et tout en bas la mer mugissante ; il fit plier la branche sous son poids, croisa ses bras avec ceux du Potard, pendant que Beauregard à son tour s'accrochait aux pieds d'Eugène, et, sur le signal de Louis, toute cette grappe humaine soulevée par les muscles de fer du braconnier, s'éleva lentement de la plateforme jusqu'au chêne.

Arrivés là, les trois amis se félicitèrent de leur succès. Eugène et Jean firent compliments sur compliments à Rouget au sujet de sa force et de son agilité. Beauregard, surtout, ne tarissait pas d'éloges.

—Ce n'est pas étonnant, disait-il, que les gendarmes, n'aient jamais pu vous prendre.

—Oh ! reprenait le Potard, ce que vous avez vu n'est rien auprès de ce que notre ami a fait autrefois.

Il exagérait un peu, le bon Potard, mais son amitié pour Louis était si grande, qu'il ne croyait jamais en dire assez sur son compte.

Cinq minutes après, Louis, Eugène et Jean arrivaient à l'extrémité supérieure de la falaise. La nuit règnait encore, mais déjà, vers l'Est, une petite ligne blanche annonçait l'approche du jour.

Les trois compagnons firent quelques pas sur la côte :

—Nous sommes en pleine forêt, dit Rouget.

—Il n'est peut-être pas prudent de nous avancer avant le jour.

—Non.

Restons donc ici.

Le Potard avait encore une crainte :

—Si les gendarmes venaient à passer, ils nous demanderaient qui nous sommes et nous arrêteraient.

—Eh bien, reprit Rouget, faisons comme à Durtal. Montons tous les trois sur un arbre ; en voici justement un qui domine tous les autres.

—Oui, murmura Beauregard, mais comment y monter ? il est trop élevé et son tronc est trop uni.

—Vous doutez toujours, mon pauvre ami ; laissez-nous faire.

Puis s'adressant à Eugène :

—Tu as la corde ?

—Oui.

—Donne-la moi.

Rouget s'empara du paquet de cordes, l'enroula autour de ses reins, et saisit l'arbre à pleins bras. Puis, s'aidant de ses genoux, il commença à monter.

Beauregard put admirer de nouveau la souplesse et la vigueur du braconnier.

Quelques minutes après, Rouget atteignait les premières branches, et se perdait dans les feuilles.

Bientôt, pour se rappeler ses anciens jours, Louis imita le cri du hibou, et la corde attachée par Rouget aux premières branches de l'arbre, vint tomber aux pieds d'Eugène.

Le Potard l'attacha solidement à la ceinture de Beauregard, et celui-ci empoigna le tronc à son tour.

Aidé par le braconnier, qui le soutenait et le tirait d'en haut, Jean parvint, lui aussi, non sans peine, à rejoindre son ami auprès duquel il s'assit en essuyant la sueur qui couvrait son front.

Une seconde fois la corde tomba, le Potard s'en saisit, et bientôt on entendit deux hiboux qui semblait se rejoindre à la cîme du chêne, en poussant leurs cris habituels.

Rouget, le Potard et Beauregard s'installèrent commodément sur les branches supérieures, de façon à ne pouvoir être vus d'en bas. Ils restèrent ainsi, appuyés les uns sur les autres pendant une heure environ. Le jour vint pendant ce temps, et bientôt ils purent distinguer clairement les objets.

Rouget vit d'abord les bois qui les entouraient et reconnut leur espèce :

—Nous sommes au milieu d'une forêt de chênes verts, s'écria-t-il, je retrouve leur feuillage sombre et dur.

De son côté, Beauregard jetait les yeux sur la côte :

—Voyez, disait-il, partout la mer. A l'Est, au Nord et à l'Ouest. On ne voit rien au Sud à cause de la forêt.

Pendant ce temps, le Potard, rêveur, suivait un point blanc qui apparaissait au loin, vers le nord, et que ses yeux ne quittaient pas.

—Que vois-tu donc, Eugène, demanda Louis ?

—Je vois le bateau de Cartahut, le marin qui nous a amenés ici, et qui se dirige vers Nantes.

—Salut à Cartahut, murmura Rouget en se découvrant.

—Salut au loyal marin, reprirent Eugène et Jean en ôtant leurs chapeaux !

Pendant quelques minutes, les trois hommes laissèrent leurs regards fixés sur ce petit point blanc qui finit enfin par disparaître à l'horizon.

—Maintenant, s'écria Rouget, nous ne pouvons rester ici ; il est temps de descendre et d'explorer l'île.

—Tu as raison.

—En route !

Quelques instants après, les trois hommes, usant du même procédé, quittaient l'arbre qui leur avait servi de refuge, et se retrouvèrent sur le sol. Rouget descendit le premier sans le secours de la corde, qu'il rapporta au Potard, pour les besoins ultérieurs.

—Prends les devants, dit-il à Eugène, et conduis-nous, car, toi, tu n'es pas un forçat évadé, et l'on ne te cherche pas.

Sans répondre, Carrou se mit en marche, et ses deux compagnons le suivirent. La prétendue forêt signalée par Rouget n'était qu'un bois considérable planté sur la pointe nord-est de l'île, au milieu des roches amoncelées. On voyait partout des sentiers, des chemins de traverse, et des pas d'hommes qui indiquaient que l'île était très habitée.